



LA BATAILLE DE MARIGNAN EN 1515

Par Philippe & Gilles HOUDRY

De Jaune et de Rouge Vêtus, Collection Genus Familia
[*In Gelb und Rot gekleidet / Clad in Yellow and Red*]
124 p., Nancy & Montreuil 1999, France

Dépôt Légal BNF - 1999

Monographie familiale, édition limitée à 30 ex.
Éditée par Philippe & Gilles HOUDRY
Nancy (54) & Montreuil (93), FRANCE

<http://philippe.houdry.free.fr/>



Piquier suisse du XVème siècle

De Janvier à Juillet 1515 : Les prétentions milanaises du Roi François Ier.

Le 1er janvier 1515, Louis XII s'éteignit sans héritier direct. C'est ainsi que son cousin, François Ier, devint roi le 25 janvier 1515. Celui-ci faisait preuve d'un grand courage et possédait un sens politique non moins redoutable que celui de l'ancien Roi de France qui avait conquis la Bourgogne, Louis XI.

Il avait, sur le Duché de Milan, les mêmes prétentions que son prédécesseur. Pour s'y préparer, il fit fondre la vaisselle d'or de Louis XII. Avec le million d'écus qu'il en obtint, il acheta la neutralité d'Henry VIII d'Angleterre. Sur d'autres fonds, des lansquenets allemands furent recrutés en remplacement des Suisses qui ne pouvaient pas l'être. Ceux-ci étaient armés d'arquebuses à croc, une arme à feu portative en quelque sorte ancêtre du fusil, dont le canon reposait sur une fourche piquée en terre.



François Ier (1494-1547), fils de Charles de Valois-Orléans et de Louise de Savoie
(Gravure de Lacroix, d'après le Titien).

François Ier avait vu les Suisses combattre à Agnadel et son caractère chevaleresque les lui faisait admirer. Il essaya donc de renouer en juillet 1515 avec les alliés d'antan mais la réponse de la Diète de Zürich fut glaciale. Les sommes impayées restaient dues. Il chargea son oncle, le Duc de Savoie, de continuer les négociations en proposant aux Suisses le paiement des 400.000 écus promis par Louis de la Trémoille dans le traité de Dijon. Les désaccords du règne précédent persistèrent et les soldes arriérées restèrent impayées.

François Ier ne voulait pas pour autant renoncer au Milanais, dont il était devenu le Duc en même temps que Roi de France. La politique anti-française du Cardinal Mathieu Schinner continuait de l'emporter dans les Cantons. L'Empereur avait mis la main sur la région de Vérone enlevée aux Vénitiens et il ne tolérerait pas l'annexion du Duché de Milan par les Français. La confrontation devenait inévitable et au mois d'août 1515, les différentes parties fourbirent leurs armes...

De janvier à juillet 1515 : Les préparatifs des Suisses en Italie.

Les préparatifs allaient aussi bon train en Italie chez Maximilien Sforza, Duc de Milan, l'Empereur et le Pape Léon X. Celui-ci envoya des troupes dans le Piémont et fit protéger Plaisance qui lui appartenait. Plus de 30.000 Suisses étaient massés aux deux principaux débouchés des Alpes pour interdire l'entrée de la plaine du Pô. Ceux-ci avaient été progressivement renforcés de mai à août par différentes expéditions lancées par les Suisses dans les Alpes italiennes. Plus de 5.000 Zürichoïses y avaient participé.

Machiavel, historien et penseur politique de ce temps, disait des Suisses que c'était le seul peuple à avoir conservé les institutions militaires des Anciens. Ils imitaient le mode de combat des phalanges grecques et la tactique romaine. Ils avançaient leur infanterie en gros bataillons échelonnés sur plusieurs lignes. Les groupes étaient assez proches pour se protéger mutuellement mais suffisamment éloignés pour se déployer en tirailleur ou battre en retraite.

L'organisation en campagne et en mouvement de l'armée des Confédérés s'articulait en trois corps. L'avant-garde servait à renseigner le commandement sur la position et l'intention de l'ennemi puis à engager le combat. Il s'agissait généralement des "enfants perdus" (verlorene Kind) qui formaient des troupes d'élites composées de volontaires recrutés dans toute l'armée. Souvent cruels, ils étaient armés de l'arbalète puis de l'arquebuse.

Venait ensuite le corps de bataille proprement dit formé de piquiers disposés en carré (en redoute disait-on à l'époque). Ces bataillons étaient constitués de piquiers, sur sept ou neuf rangs, de hallebardiers et d'arquebusiers à l'extérieur prêts à engager le combat. Seuls les hommes du premier rang portaient casques et armures. La pique utilisée faisait dix-huit pieds de long et se terminait par un fer à quatre tranchants. Ceci permettait aux piquiers suisses de s'opposer aux attaques de cavaliers armés de lances plus courtes en appuyant leur pique au sol. L'ensemble chargeait au pas de course.

Enfin se trouvait l'arrière-garde où d'autres arquebusiers se tenaient prêts à intervenir parmi les réserves générales, habituellement appelées à exécuter un mouvement tournant ou enveloppant.



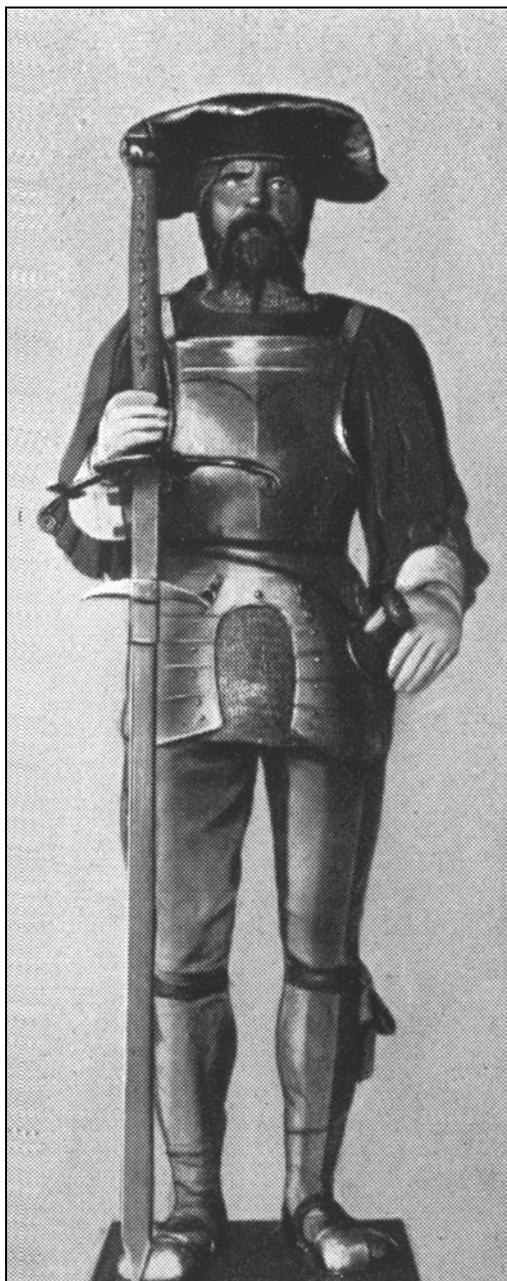
Les trois soldats des armées suisses des XVème et XVIème siècles.



Fantassin français du XVIème siècle portant l'arquebuse (d'après Cesare Vecellio, 1590).



Trait à poudre (canon à main du début du XVIème siècle). Cette arme pouvait propulser des flèches incendiaires, munies de petits sacs remplis de poudre pilée, de soufre en poudre, de salpêtre fin, de camphre, de mercure et d'huile de pétrole. Des traits à poudre primitifs étaient déjà utilisés par l'armée française sous Louis XI. Mais les Suisses, les Allemands et même les Italiens en utilisaient déjà des plus performants à cette époque.



Soldat suisse pendant les guerres d'Italie
(Musée de l'armée, Paris).

En août 1515 : L'entrée des Français en Italie.

Le 12 juillet 1515, l'armée française était réunie à Lyon et comptait 2.500 lances (soit autant de fois six combattants comprenant un homme d'armes, deux archers ou arbalétriers montés, un coutillier dont la dague était destinée à achever l'ennemi ayant vidé les étriers et deux pages ou varlets). A cette troupe s'ajoutait 60 gros canons et de très nombreuses pièces de plus petit calibre. La présence d'une telle artillerie était tout à fait nouveau pour l'époque. François Ier avait aussi recruté 2.500 pionniers pour les travaux de siège. Alliant terrassiers, charpentiers, forgerons et rouliers, ils ébauchaient le "génie" de nos armées modernes. D'autres contingents allaient grossir cette troupe en la portant à 50.000 hommes.

Au début du mois d'août 1515, les Suisses barraient donc les hautes vallées alpines. Informé de cette situation, François Ier décida de contourner ce verrou. Le Maréchal Jean-Jacques Trivulce

apprit par des montagnards qu'il existait une série de hauts défilés permettant de gagner l'Italie (aujourd'hui le col de Larche).

Comme jadis les troupes d'Hannibal le Carthaginois, celles de François Ier franchirent les Alpes sur de simples pistes d'altitude. Des voies durent être élargies à l'aide d'explosifs, des ponts et des sentiers de rondins construits en pleine montagne, des torrents franchis à gué et les canons parfois être descendus de roche en roche suspendus à des câbles...

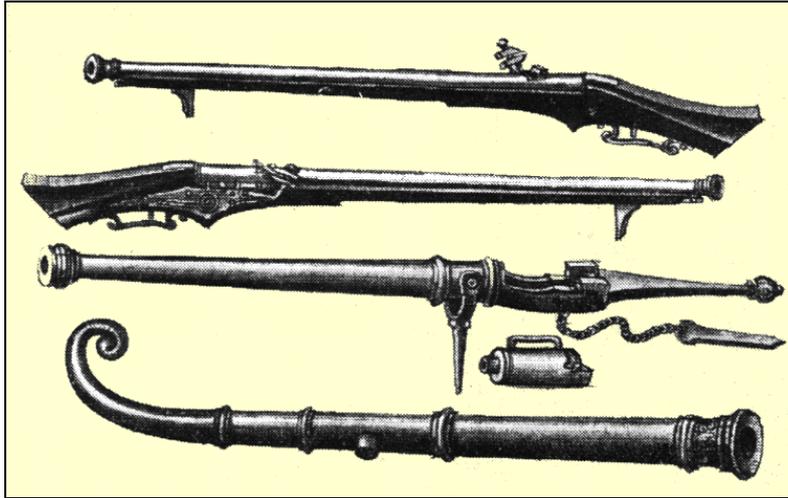
L'armée française déboucha à Conti sur le flanc et dans le dos des troupes confédérées. Cette manoeuvre changeant le front, les Suisses se replièrent sur Milan. Dans la nuit du 13 août, le Chevalier Bayard et Jacques de Chabannes, sous les ordres d'Anne de Montmorency, décidèrent un coup de main sur la cavalerie ennemie. A la tête de 500 hommes d'armes montés, il franchit le Pô à gué et attaquèrent des troupes papales suisses et un contingent espagnol qui campaient à Villafranca. La lutte fut violente et l'effet de surprise permit aux Français de s'emparer de plusieurs centaines de chevaux et de faire prisonnier leur Commandant Prospero Colonna.



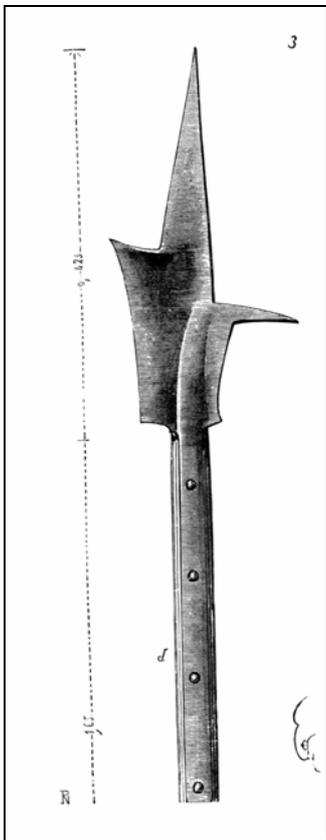
Pierre Terrail (ca 1475-1524), Seigneur de Bayard. Page du duc de Savoie, il passa au service du roi de France. Il prit part à toutes les campagnes de Louis XII et fut surnommé pour cela « le chevalier sans peur et sans reproches ». Il se signala particulièrement pendant la bataille de Marignan. Il fut tué d'un coup d'arquebuse à Abbiategrosso (Bibliothèque Nationale, Paris).

Cette action porta un coup au moral des Suisses. La discorde éclata entre certains de leurs chefs au point que quelques contingents rentrèrent dans leurs foyers. Mais nombreux furent ceux qui ne rebroussèrent pas chemin et attendirent l'affrontement.

Le 30 août, l'ensemble des troupes françaises fit jonction à Novare. Les Suisses encore présents se regroupèrent sans tarder vers Milan. Le 8 septembre, François Ier essaya de nouveau de négocier en proposant de verser un acompte de 150.000 écus d'or tout de suite sur les sommes impayées. Mais rien n'y fit.



Armes à feu du XVIème siècle : Arquebuses et petits canons à main (Art de l'artillerie).



Une vouge. L'infanterie suisse utilisait beaucoup cette arme d'hast. Sa forme est proche d'une hallebarde, de nombreux auteurs confondent souvent ces deux armes.

Le 12 septembre 1515 : Les armées ennemies face à face près de Milan.

Ce jour-là, l'armée française s'établit un peu au sud de Milan entre San Giuliano et Marignan. François Ier, Commandant en chef, désigna le Connétable de Bourbon comme adjoint. Quatre Maréchaux, dont Louis de la Trémoille et Trivulce, disposaient de 18.000 cavaliers, de 30.000 fantassins dont 12.000 lansquenets allemands et d'un total de 372 canons. Une grande part de la chevalerie française était là, par exemple le Duc d'Alençon frère du Roi qui commandait l'arrière-garde, le Comte de Guise ou encore le célèbre Chevalier Bayard.



Vue du château de Milan au XVIème siècle (Extrait d'un ouvrage de Paul Lacroix).

A Milan et aux alentours, harangué par Mathieu Schinner, 30 à 40.000 soldats des Cantons s'apprêtaient à engager la bataille sous les ordres de leurs chefs les plus prestigieux comme Louis d'Erlach de Berne.



Le Cardinal Mathieu Schinner (1456-1522), Prince-Évêque de Sion, visitant le champ de bataille de Marignan le 13 septembre 1515 (Gravure de Jean-Melchior Füßli).

Le 13 septembre 1515 : La première journée de la bataille de Marignan.

Certains, parmi les Suisses, étaient encore tentés d'accepter les propositions de règlement faites par François Ier à Gallarate le 8 septembre précédent. Mais le Cardinal Mathieu Schinner sut enflammer les troupes et entretenir leurs ardeurs belliqueuses.

Au début de cette journée, les trois groupes de l'armée royale s'étaient fortement retranchés à San Donato, Santa-Brigida, Zivido et San Giuliano non loin du village de Marignan. Les Français avaient pu déployer leur importante artillerie à la faveur d'un léger vallonement et cette position leur permettait de surveiller les alentours.

Si cette position était avantageuse pour les canons, c'était plutôt un handicap pour le reste de l'armée. Le sol était marécageux, entrecoupé de nombreux canaux, fossés et ruisseaux, ce qui entraverait l'action de la cavalerie. C'était dans ce cadre-là qu'allait bientôt se dérouler une chanson de geste digne du Moyen-Âge.

D'assez nombreux cavaliers français partirent en reconnaissance vers Milan. Les Confédérés, croyant à une attaque, sonnèrent le tocsin et se pressèrent en masse au combat. Piquiers, hallebardiers et arquebusiers suisses marchèrent en hâte sur le camp français. La poussière qu'ils soulevèrent mis les Français en alerte qui sonnèrent à leur tour le branle-bas. Il était alors 3 heures et demi de l'après-midi.

Une heure et demi plus tard, l'avant des colonnes suisses entra en contact des avant-postes français. Elles commencèrent à les refouler et découvrirent l'impressionnant dispositif d'artillerie que François Ier avait fait installer. A ce moment, 30.000 Suisses mirent un genou à terre pour prier devant le Cardinal Mathieu Schinner. Puis, au signal, les troupes se relevèrent et se lancèrent dans la bataille leurs longues piques en avant.



Guerres d'Italie, François Ier au cœur de la bataille (Archives Magellan).

A 6 heures, les Confédérés avaient forcé la première ligne française. Ce fut alors que l'artillerie royale se mit à tonner. Les tirs des arquebuses lui répondirent mais la mêlée devint horrible. Le sang, la sueur et la poudre empuantirent l'air. Les canons français pulvérisèrent au hasard leurs adversaires en une bouillie sanglante. Les Suisses ne lâchèrent prise, invisibles dans l'épaisse fumée nauséabonde, qu'après avoir les mains ruisselantes du sang des lansquenets allemands qu'ils affrontaient.

Pour complètement briser l'élan des Confédérés, le Connétable de Bourbon lança sa cavalerie lourde sur leurs flancs. Celle-ci ne s'enlisa pas dans les marécages et ébranla un moment les Suisses. Se ressaisissant, ceux-ci dressèrent verticalement leurs piques telle une forêt. Brisant ainsi les cottes de maille des cavaliers français, ils les désarçonnèrent et les achevèrent à coup de hallebardes.

Au bout d'une heure de combats acharnés, l'issue de la bataille restait incertaine. Les Suisses accélèrent leur marche alors que les cors des montagnes retentissaient au-dessus de leurs casques. Les plus rapides allaient atteindre les canons, risquant de les retourner. Le soleil devait bientôt se coucher et les Français devaient réagir. François Ier lança, par trente charges, sa cavalerie contre les carrés inamovibles des piquiers suisses. Lui-même fut à plusieurs reprises en position difficile.



Bataille de Marignan, François Ier à la tête de la cavalerie française (Manuscrit français, Bibliothèque Nationale, Paris, Cliché Catala).

La lune se leva sur un immense carnage alors que le fracas des armes se poursuivait. La nuit tomba et l'affrontement se transforma en un corps-à-corps anonyme. Les Français refluaient lentement devant les Confédérés qui semblaient ne pouvoir être arrêtés.

Vers minuit, les combats cessèrent faute de pouvoir être poursuivis. Les appels de cors ou de trompettes retentirent dans l'obscurité accompagnés du râle des agonisants. De temps à autre, un coup de feu aveugle leur répondait. Chacun tenta de trouver la sécurité auprès des siens, trébuchant parfois sur des cadavres ou des débris gluants. Certains se retrouvaient dans un groupe ennemi et, lardés de coups, succombaient aussitôt. A cause de la proximité des adversaires, nul feu n'apportait assurément le réconfort. Cette trêve forcée continua jusqu'aux premières lueurs de l'aube.

Le 14 septembre 1515 : La seconde et dernière journée de la bataille.

En pleine nuit, François Ier réunit ses généraux. Conscient malgré tout de sa supériorité numérique et surtout du bon emploi de ses canons, il fit déplacer ses batteries plus en sécurité. Il fit également partir une demande pressante de renforts à ses alliés vénitiens non encore présents au combat.

Au lever du soleil, celui-ci reprit aussitôt au son des cornes suisses. Malgré la violence des tirs croisés de l'artillerie française, les colonnes confédérées avancèrent droit devant elles. Les canons français étaient mieux placés et mieux protégés que la veille. Les hommes furent pulvérisés par la canonnade mais les survivants continuèrent d'avancer piques baissées. Hachés menus, des rangs entiers furent sacrifiés pour permettre aux suivants de submerger les défenses françaises.

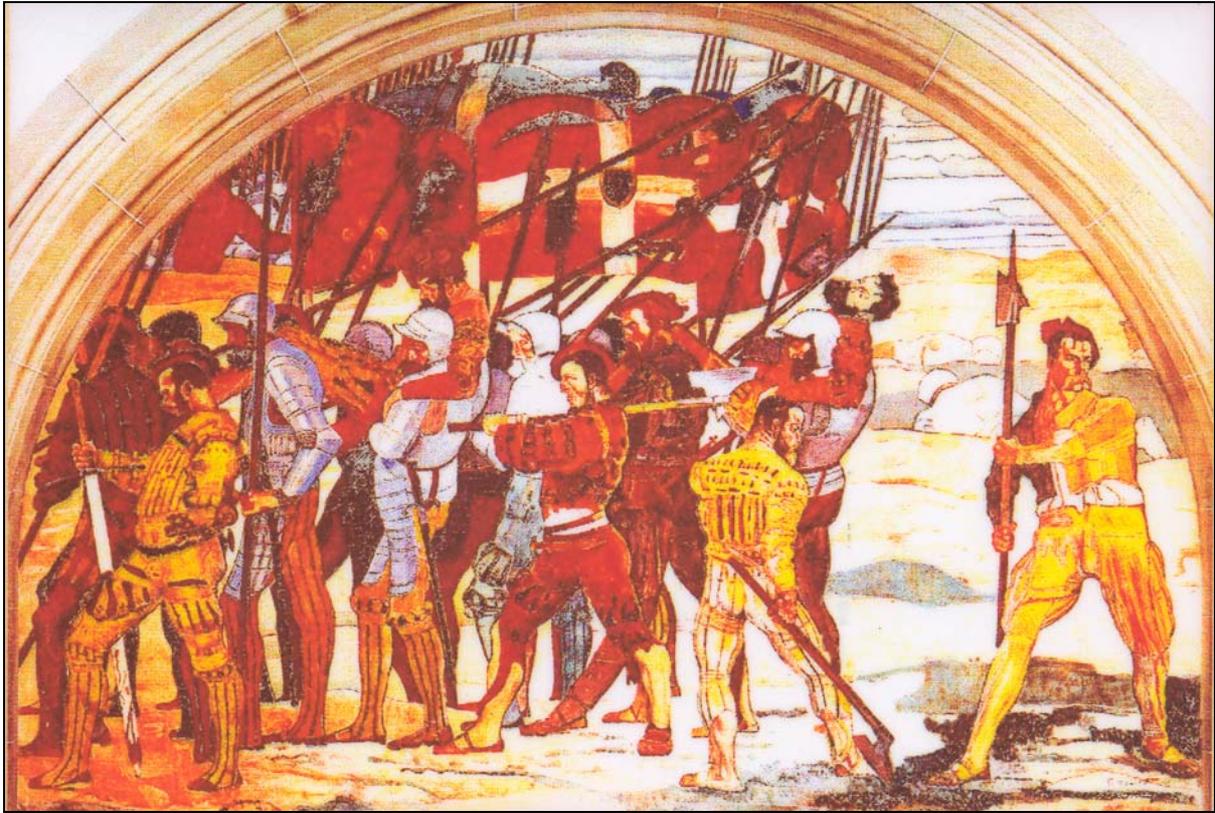
De part et d'autre, les pertes furent énormes. La plupart des chefs furent tués. Parmi eux, chez les Français, succombèrent le sieur de Roye frère de Robert II de La Mark, François de Bourbon frère du Connétable et Charles, Prince de Talmont, fils unique de la Trémoille qui fut blessé mortellement percé de 62 blessures. Du côté des Suisses, moururent deux chefs Grisons, Rodolphe de Marmels et Rodolphe de Salis, le Bâlois Arnel de Winkehied, le Chevalier von Escher et bien d'autres encore. Survivant à trois porte-drapeaux, la bannière de Zürich s'éleva toujours visible sur le champ de bataille.

A 8 heures du matin, 3.000 cavaliers vénitiens sous les ordres du Général d'Alviano arrivèrent juste à temps pour soutenir l'aile gauche française à peu d'être enfoncée par les Confédérés. Ces derniers, dans l'élan, furent même repoussés.



Bataille de Marignan, emploi tactique de la pique et de la hallebarde par les Suisses contre la cavalerie française armée de la lance (Bas-relief du tombeau de François Ier, Abbaye de St-Denis, France. Cliché Giraudon).

A 11 heures, ébrillés par une artillerie qui contrecarrait leur tactique millénaire, les Suisses furent obligés de battre en retraite face à l'arrivée de l'infanterie vénitienne. Ils se replièrent sur Milan en emmenant, avec leurs blessés, quatorze étendards ennemis et leur honneur intact.



Retraite des Suisses après leur défaite à Marignan (Fresque de Ferdinand Hodler, Musée National Suisse de Zürich).

A 2 heures de l'après-midi, François Ier remportait là une sanglante victoire qui marquerait le début de son règne. Sur la plaine rougie de Marignan, les Suisses laissaient plus de 12.000 cadavres pour environ 4.000 Français. Cette bataille fut longtemps considérée comme l'une des plus terribles du seizième siècle. Au crépuscule de cette dernière journée d'affrontement, le Roi de France ordonna de cesser la poursuite de l'infanterie confédérée. Il pensait toujours à se réconcilier avec les Cantons bien qu'il n'ait pu éviter le massacre de Marignan. Au soir de ce jour-là, François Ier se fit armer chevalier par Bayard et écrivit à sa mère : "Je vous assure, Madame, qu'il n'est pas possible de venir avec plus grande furie, ni plus hardiment que les Suisses. Depuis deux mille ans on n'a vu si fière et si cruelle bataille.". Il fera même graver, un peu plus tard, une médaille commémorant sa victoire avec la devise : "J'ai vaincu ceux que seul César avait pu vaincre !".

A partir du 15 septembre 1515 : La réconciliation entre la France et les Cantons.

Dès le 15 septembre, la nouvelle de la victoire française se répandit à travers toute l'Europe. Milan capitula ce jour même. La défaite des Confédérés était essentiellement due à l'apparition en force de l'artillerie sur les champs de bataille. Elle était la cause d'un si grand nombre de morts dans les rangs des Suisses. François Ier, qui voulait toujours s'allier les Cantons, fit en sorte de transfigurer ce massacre par un geste tant royal qu'humain. Il ordonna qu'on soigne les blessés à ses frais et les fit renvoyer dans leurs foyers munis d'un dédommagement bien matériel en pièces sonnantes et trébuchantes.

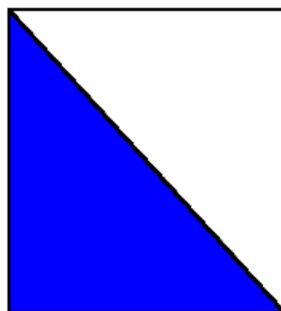
Ces largesses royales dissipèrent les différents pécuniers qui avaient marqué le règne de Louis XII et ébranlèrent fortement la politique anti-française du Cardinal Mathieu Schinner. Cette éclatante victoire de Marignan donnait à la France une place prépondérante en Italie alors qu'elle marquait définitivement un terme à l'influence helvétique sur le Duché de Milan.

Le 4 octobre, Maximilien Sforza retranché dans son château de Milan avec quelques Suisses depuis la capitulation de la ville, se rendit à Pavie pour y faire sa soumission au Roi de France. Il renonça alors à ses droits sur le Milanais et demanda à recevoir en échange la somme de 94.000 écus ainsi qu'une rente annuelle de 36.000 écus. Maximilien mourut quinze ans plus tard, à Paris, après avoir été pensionné pendant toutes ces années par le Roi de France.

Les Cantons et la France signèrent un traité de "paix perpétuelle" à Fribourg le 21 novembre 1516. Préparée à Genève dès le 7 novembre 1515, cette paix renforçait considérablement les liens qui avaient déjà unis les deux pays. Quelques cantons refusèrent de signer ce traité en 1516, dont celui de Zürich, mais ses termes furent respectés par tous jusqu'à la Révolution Française de 1789.

Bibliographie :

- *Les rois qui ont fait la France : François Ier*, Georges BORDONOVE, Éd. Pygmalion/Gérard WATELET, Paris (75/France) 1987.
- *Les Suisses au service étranger et leur musée*, Jean-René BORY, Éd. du "Courrier de la Côte" SA, Nyon (Suisse) 1965.
- *Les Suisses au service de la France, de Louis XI à la Légion Étrangère*, Jérôme BODIN, Éd. Albin Michel, Paris (75/France) 1988.
- *François Ier*, André CASTELOT, Éd. de Crémille, 320 p., Genève (Suisse) 1996.
- *La délivrance de Dijon en 1513*, Les Conférences Historiques du IVème Centenaire, Palais des États de Bourgogne, Dijon (21/France) 1913.
- *Suisses et Grisons, Soldats de France*, Jehanne D'ORLIAC, 292 p., Tours (37/France) 1936.



Armoiries de Zürich